



© EDITIONS CHANDAGNE

Les Gitans de la 'Cidade Nova' et l'appareil judiciaire de Rio de Janeiro

Du négoce interprovincial des esclaves au négoce des " frais " de justice¹

Marco Antonio da Silva Mello, Felipe Berocan,
Mirian Alves de Souza, Patrícia de A. Brandão Couto*

(1) voir les
notes page 31

*Département
d'Anthropolo-
gie - UFF;
Département
d'Anthropolo-
gie Culturel -
UFRJ et LeMe-
tro - UFRJ)
Patrícia
Brandão Couto
(PPGA - UFF;
LeMetro -
UFRJ)
Felipe Berocan
(UCAM;
LeMetro -
UFRJ)
Mirian Alves de
Souza (PPGA -
UFF; LeMetro
- UFRJ)

Les liens tissés entre les Gitans de la " *Cidade Nova* " - la " ville nouvelle " de Rio de Janeiro au XIX^{ème} siècle, zone centrale aujourd'hui - et l'appareil judiciaire de cette ville permettent de comprendre la façon dont un groupe social, souvent relégué dans un statut de *paria* en Europe, a pu échapper à ce statut - sans pour autant se départir ni de son identité, ni des stéréotypes qui lui étaient traditionnellement associés. Les Gitans ont conquis au Brésil un statut social particulier en occupant des fonctions qui leur ont garantis une place dans les échanges économiques et institutionnels.

D'ordinaire, l'analyse des activités de personnes dont on affirme l'appartenance à la communauté gitane revient à décrire des situations sociales de relégation par rapport à la société environnante, d'interactions " hors normes ", voire de l'impossible classement des membres de ce groupe ethnique selon les catégories statutaires en cours au Brésil. Le fait d'être membres d'une " minorité ethnique " a permis aux Gitans habitant les alentours de la " *Cidade Nova* " et plus particulièrement le quartier de Catumbi, quartier populaire traditionnel, de bénéficier d'une base d'action remarquable.

Celle-ci s'est d'abord traduite dans le commerce entre provinces : les Gitans étaient maquignons et négociants d'esclaves. Le rôle tout à fait réel des Gitans dans le système esclavagiste brésilien a été décrit par les voyageurs et autres naturalistes dans leurs récits, plus récemment, par les historiens qui ont analysé les registres des transactions commerciales de la ville de Rio de Janeiro. Ils ont mis en évidence la place particulière, mais totalement "insérée", des Gitans dans la société brésilienne.

Par la suite, ces Gitans sont devenus des acteurs de la bureaucratie judiciaire à son niveau le plus élevé, c'est-à-dire dans la "magistrature du Palais" (*Desembargo do Paço*) en occupant des charges d'"officiers de justice" - sorte d'huissiers. Ces fonctions nouvelles nécessitaient les compétences de négociants perspicaces, car elles avaient trait à toute l'économie générée par l'action judiciaire, frais de justice, coûts des actes. • En occupant de telles fonctions les Gitans obtenaient un complément salarial qui, bien que non inscrit dans les dispositions légales mais toléré par le pouvoir judiciaire, provenait de négociations avec les diverses parties prenantes des litiges jugés. L'étude de la mise en place de ce véritable marché met à jour un réseau complexe de relations sociales et économiques, qui, nous le vérifions, a constitué l'appareil judiciaire de Rio de Janeiro.

• En brésilien, l'ensemble est appelé "custas", ce que nous traduisons par "frais de justice".

Dans un article du *Journal of Social History*, paru en 1992, Bill Donovan dresse les perspectives stimulantes d'une possible histoire sociale des Gitans. Il paraît ainsi tout à fait pertinent de commencer par examiner la question des écarts par rapport à la norme tout au long du temps et des modifications de leurs perceptions. Persécutés dès l'époque moderne (XVIII^{ème} siècle), soit pour leur seule appartenance ethnique et culturelle, soit du fait de la suspicion quant à leur vie ou leurs mœurs, les Gitans ont été victimes d'une répression sévère au Portugal ainsi que le souligne Donovan.

Parmi les diverses lois répressives qui se sont succédées, celle émise par Dom Felipe en 1592, interdisait aux Gitans tout à la fois de parler leur langue, de porter leurs vêtements particuliers et d'entrer dans le royaume portugais. Leur nomadisme, considéré comme du vagabondage, s'est vu limité, et il y eut des tentatives d'établissement en groupes de résidence sédentaire :

••• "Je demande que tous les Gitans (...) sortent des dits royaumes et n'y entrent plus, sous peine de mort naturelle. S'ils veulent rester, ils pourront le faire pour autant qu'ils ne portent pas de vêtements de Gitans dans ces royaumes, ni parlent leur langue (...) et qu'ils s'avoisinent dans les lieux sans être vagabonds (...). Il ne leur est pas autorisé de vivre dans des quartiers spécifiquement à eux, mais doivent se mêler (...) à d'autres voisins (...). Ne le faisant pas ainsi, ils seront publiquement ... déportés pour toujours au Brésil". (*Collecção da legislação antiga e moderna do reino de Portugal, 1819 : 205-206*) •••

Dès le XVIII^{ème} siècle sous le règne de Dom João V, des ordonnances de bannissement de tous les Gitans organisèrent leur exil dans les colonies portugaises d'outre-atlantique. La mise en place d'un nouvel appareil judiciaire royal plus puissant s'est manifestée aux yeux du public, entre autres, par le dramatique embarquement d'une communauté toute entière ainsi que le rapporte le 10 mars 1718 le journal *Gazeta de Lisboa*. Donovan observe que " la vue des Gitans enchaînés avait pour but de signifier aux spectateurs attroupés la volonté de contrôle social mis en place par la couronne " (Donovan, 1992 : 39).

L'organisation méthodique de l'exil vers les colonies a eu une conséquence surprenante et inattendue. En effet dans la hiérarchie de la société coloniale brésilienne, les Gitans ne pouvaient occuper la dernière place qui était de fait réservée aux esclaves noirs venus d'Afrique.

Au Brésil, les Gitans se sont graduellement insérés à la société locale parmi les blancs des classes inférieures, diluant les frontières ethniques et culturelles. Ils n'ont pas eu de difficultés à trouver du travail, participant à des activités urbaines comme au commerce entre provinces, essentiellement celui lié au trafic des esclaves et des animaux de monte.

Ce rôle au sein du système esclavagiste les insérait dans la société globale et assurait la reconnaissance de leurs compétences dans le " contrôle de tout un spectre d'interactions ethniques " (Donovan, 1992 : 42), attribuant aux Gitans une fonction et une position sociale dans un système de relations sociales différent de celui de la métropole portugaise.

Au XIX^{ème} siècle, quelques voyageurs de la Mission française au Brésil ont relevé la présence des Gitans comme intermédiaires sur le marché des esclaves, tout particulièrement en ce qui concerne les esclaves dits " de seconde main ", c'est-à-dire qui n'arrivaient pas directement d'Afrique mais étaient remis sur le marché par des propriétaires (Saint-Hilaire, 1851: 191). Jean-Baptiste Debret, Français qui séjourna près de quinze années au Brésil, réalisa une grande série de gravures et d'aquarelles décrivant la vie quotidienne au début du XIX^{ème} siècle qu'il réunit dans un livre intitulé *Voyage pittoresque et historique au Brésil* paru en 1834. Parmi celles-ci, deux nous montrent des *Ciganos* à Rio de Janeiro et nous permettent de percevoir leur place dans la structure sociale de la société coloniale et esclavagiste (illustrations pages 18-19). Une des gravures représente un Gitan marchand d'esclaves dans son " entrepôt ", l'autre est intitulée " Intérieur d'une maison de Gitans ". Debret rédige ce commentaire : " La caste des *Ciganos* se distingue autant par sa rapacité que par la fourberie qu'elle met en œuvre dans son commerce exclusif, commerce qui consiste à vendre des nègres neufs, et à troquer des esclaves civilisés, qu'elle se procure par des agents captieux qui les séduisent ou les enlèvent " (Debret, 1834 : 80).

Le mode opératoire des Gitans est dénommé " séduction " (*sedução*), considéré comme une forme de fuite. Les Gitans organisaient le passage des esclaves d'un propriétaire à un autre soit de leur plein gré (avec l'aide d'intermédiaires parlant les langues africaines), soit parfois contre leur volonté comme dans certains cas de

rapt et vol d'esclaves (Soares & Gomes, 2001 : 14). L'analyse des registres de police et des petites annonces de la presse de Rio de Janeiro sont des sources précieuses pour l'analyse de cette pratique de la *séduction* qui constitue un véritable réseau commercial complexe. Les historiens Carlos Eugénio Soares et Flavio Gomes décrivent ainsi la pratique des Gitans :

••• On dit que chaque Gitan, voleur d'esclaves, était aidé par un esclave, *crioulo* (métis) ou africain, qui s'approchait discrètement de sa "victime", et, au cours d'une "conversation", convenait des possibilités d'organiser la fuite. (...) Leur terrain de chasse privilégié était le *Largo da Carioca* où les esclaves se retrouvaient en grand nombre. Là, les Gitans étaient aidés de leurs propres esclaves qu'on appelait *linguas* car ils parlaient les divers dialectes des esclaves africains, comme par exemple un certain Mahitica, esclave, appelé aussi *Bomba*^{*}. Ces "maîtres de l'astuce", selon les termes employés par l'Intendant de la Cour, faisaient miroiter aux esclaves l'obtention de belles chemises, de femmes et de "grandes fortunes". (Soares & Gomes, 2001 : 17) •••

* Cf. Soares e Gomes (2001: 10), en plus de se débrouiller à plusieurs tâches réalisées à bord d'un négrier, Mahitica ("la langue") se présentait encore comme Bomba, c'est à dire, celui qui établit la communication avec la foule de "pièces" (esclaves) éparpillés au fond du négrier.

Un témoin de l'époque, Auguste de Saint-Hilaire, descendant d'une importante famille de botanistes du Jardin des Plantes de Paris s'est intéressé de près au commerce interrégional et à tous les mouvements entre provinces. Au cours d'un voyage de Rio de Janeiro à Sao Paulo, en 1819, le naturaliste s'est arrêté dans un grand campement de Gitans spécialisés dans le commerce des chevaux et des ânes :

••• "Ils paraissaient extrêmement unis, et furent pour moi d'une grande complaisance. Je ne les entendis jamais parler une autre langue que le portugais ; ils étaient habillés comme les Brésiliens, mais ils avaient les cheveux longs et la barbe longue. Je leur demandais pourquoi, contrairement à l'usage du pays, ils laissaient croître leur barbe ; mais, sur ce point, je n'en obtins que des réponses évasives" (Saint-Hilaire, 1851:191). •••

Au même endroit, un homme parmi les plus âgés de ce groupe, après avoir longuement observé le naturaliste au travail, lui demanda s'il était médecin ce à quoi Saint-Hilaire répondit par la négative. L'ayant écouté le Gitan lui répliqua :

••• "Vous ne voulez pas le dire ; mais, si vous n'étiez pas médecin, vous ne cueillerez pas ainsi toutes sortes d'herbes ". (Saint-Hilaire, 1851:192). •••

À court d'arguments, Saint-Hilaire finit par se résigner, usant lui-même d'astuce, il prescrivit au vieil homme qui se plaignait de sa santé une vie plus calme et sans excès. Satisfait, le vieil homme s'éloigna avant de revenir quelques instants plus tard pour lui offrir une pièce de viande fraîche, mets que le naturaliste n'avait plus consommé depuis longtemps, en fait depuis son départ de Rio de Janeiro.

Au début du XIX^{ème} siècle les principales communautés de Gitans sédentaires du Brésil vivaient dans le cœur stratégique des villes de Salvador, Bahia et Rio de Janeiro. Dans ces deux villes portuaires, elles se sont initialement établies autour des marchés aux esclaves, puis ont occupé d'autres zones importantes du centre-ville. La présence des Gitans dans la morphologie sociale de Rio de Janeiro est donc inscrite dans la topographie de la ville et dans la logique de l'organisation des espaces urbains.

Dans la capitale de la colonie, les Gitans s'installent d'abord dans le *Campo de Santana*, qui devient vite le *Campo dos Ciganos* (l'actuelle *Praça Tiradentes*), puis dans la "Rue de Gitans" (actuelle *Rua da Constituição*). L'ambiance de ces quartiers urbains est décrite par plusieurs chroniqueurs de l'époque et parmi eux Luiz Gonçalves dos Santos, dit Père Perereca, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Royaume du Brésil* (Santos, [1825]1981 : 109).

En 1808, dans la capitale de la colonie devenue lieu de résidence de la Cour, avec tout le développement des fastes de la royauté, la vieille image du Gitan comme *paria* telle qu'elle existait au Portugal n'a plus cours, l'image s'est transformée. Au Brésil, les Gitans sont intégrés à la vie quotidienne de la ville, en occupant une place stratégique bien définie socialement. Bill Donovan s'en fait l'écho dans son article :

••• "La Cour, à son arrivée à Rio de Janeiro, a trouvé une communauté gitane florissante. Outre le commerce d'esclaves, les Gitans occupent divers emplois d'artisans ainsi qu'un certain nombre de charges officielles. Même si certaines familles demeuraient dans les classes les plus basses de la société, un certain nombre d'autres était devenu riche. Le Gitan José Rabelo, par exemple, était considéré comme l'un des citoyens les plus riches de Rio de Janeiro. Pour les Européens nouvellement arrivés, les Gitans de Rio ajoutaient un peu d'exotisme à l'ambiance tropicale. Dans un acte impensable au Portugal, des danseurs gitans ont été invités pour les festivités données à l'occasion du mariage de la fille aînée de Dom João VI". (Donovan, 1992 : 46-47) •••

À l'occasion de l'anniversaire du Prince-Régent Dom João, le 12 octobre 1810, le Père Perereca décrit les fêtes données sur le *Campo de Santana* en l'honneur de "Sa Majesté du Royaume Uni de Portugal, Brésil et Algarve" ("*Sua Majestade do Reino Unido de Portugal, Brasil e Algarve* ") :

••• "(...) tout de suite est arrivée sur la place la célèbre troupe de danseurs gitans qui comprenait six hommes et autant de femmes, tous très richement vêtus ; tout ce qu'ils portaient était de velours et d'or : une formation d'orchestre les précédait ; et sur une estrade, face à la famille royale, ils ont exécuté avec beaucoup d'élégance et de perfection, un ensemble varié de danses espagnoles qui méritait l'admiration unanime. Ce furent

“Le regard de Debret sur les Gitans de la ‘Cidade Nova’

Intérieure d'une habitation de ciganos (bohémiens) p 18

“ La caste des ciganos se distingue autant par sa rapacité que par la fourberie qu'elle met en œuvre dans son commerce exclusif, commerce qui consiste à vendre des nègres neufs, et à troquer des esclaves civilisés, qu'elle se procure par des agents captieux qui les séduisent ou les enlèvent.

Les premiers ciganos, venus du Portugal, débarquèrent à Bahia, et s'établirent peu à peu au Brésil, conservant dans leurs voyages les habitudes d'un peuple nomade. ”



Boutique de la rue du Valongo p 19

“ Cette salle de vente, silencieuse le plus souvent, est toujours infectée des miasmes d'huile de ricin qui s'échappent des pores ridés de ces squelettes ambulants, dont le regard curieux, timide, ou triste, vous rappelle l'intérieur d'une ménagerie. Cette boutique, quelquefois cependant convertie en salle de bal, par la permission du patron, retentit alors des hurlements cadencés d'une file de nègres tournant sur eux-mêmes et frappant dans leurs mains pour marquer la mesure ; sorte de danse tout à fait semblable à celle des sauvages du Brésil.

...J'ai reproduit ici une scène de vente. On reconnaît, à l'arrangement de la boutique, la simplicité du mobilier d'un cigano, brocanteur de nègres, d'une médiocre fortune. Deux bancs de bois, un antique fauteuil, une moringa (pot à eau) et la chicotte (espèce de cravate en cuir de cheval) suspendue près de lui, font l'ameublement de son entrepôt. En ce moment, les nègres qui y sont déposées appartiennent à deux propriétaire différents. La différence de la couleur des draperies qui les couvrent sert à les distinguer ; l'une est jaune et l'autre rouge foncé.

...La tenue négligée du marchand correspond à la grossièreté de ses mœurs ; il a de plus, à en juger par le teint décoloré et l'enflure du ventre, le symptôme des obstructions qu'il a rapportées des côtes d'Afrique, dont l'air est si malsain, que les troupes étrangères ne peuvent guère y stationner plus de trois ans sans éprouver le besoin d'y être remplacées par d'autres plus fraîches. ”



les seules danses qui, en cette première après-midi, ont eu l'honneur d'être présentées à sa Majesté et leurs Altesses Royales (...)" (Santos, [1825]1981 : 211). •••

En d'autres occasions festives encore, la présence de troupes de jeunes Gitans retient l'attention générale et celle des observateurs comme par exemple le Baron Eschwege qui fut très admiratif de la prestance des "Bohémien" :

••• " Les Bohémiens (...) furent invités aux fêtes que l'on donna dans la capitale du Brésil à l'occasion du mariage de la fille aînée du roi Dom João VI avec un infant d'Espagne. Les jeunes gens de cette nation, ayant en croupe leurs fiancées, entrèrent dans le cirque sur de beaux chevaux richement caparaçonnés. Chaque couple sauta par terre avec une incroyable légèreté, et tous ensemble exécutèrent les plus jolies danses que j'aie jamais vues. On n'avait d'yeux que pour les jeunes Bohémiennes, et les autres danses semblaient avoir pour unique but de faire paraître les leurs plus agréables". (Eschwege, *Brasilien die neue Welt*, v. II *apud* Saint-Hilaire, 1851:192). •••